

Ô Notre-Dame...

Louise Vigeant

Numéro 89 (4), 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16551ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vigeant, L. (1998). Ô Notre-Dame.... *Jeu*, (89), 163–166.



LOUISE VIGEANT

Ô Notre-Dame...

Comment pouvais-je aller à Paris, cet automne, sans succomber à la tentation de voir le spectacle dont tout le monde parlait, ici comme là-bas ? Quand on est québécoise et que l'on est témoin d'un imposant battage publicitaire annonçant un spectacle québécois, on a beau ne pas vouloir se laisser aller au chauvinisme, on ressent une certaine fierté. Réflexe de colonisée culturelle, diront certains. Peut-être. Mais on aura beau dire, un succès à Paris, ça fait du bien à l'ego. Je suis donc allée voir Notre Dame de Paris à Paris.

Une fois passée ma surprise, qui frisait l'indignation, devant les frais très élevés

qu'allait me coûter cette visite – le prix du billet : 70 \$ (j'ai pris le moins cher !) ; le programme : 20 \$ (vous avez bien lu) ; le vestiaire 10 \$ (pour mon appareil photo !) ; l'ouvreuse : 2 \$; soit un peu plus de 100 \$, et il aurait fallu, j'imagine, allonger un autre billet de 20 \$ pour garer ma voiture si j'en avais eu une – une fois passée ma surprise, disais-je, je me suis assise bien sagement dans mon fauteuil, là-haut, dans la toute dernière rangée de l'immense salle du Palais des Congrès. Je n'ai pas l'habitude de tenir de tels propos ; mais là, j'avoue que j'ai trouvé cela bien cher ! Le théâtre à Paris, me disais-je, n'est pas à la portée de tout le monde (ce que m'a confirmé ma sortie, le lendemain, au Théâtre de la Colline, quand j'ai eu le bonheur de voir *Pour un oui ou pour un non* de Nathalie Sarraute, assise sur une marche – il ne restait plus de place ! – pour la modique somme de 25 \$). Pas à la portée de toute le monde ? Devant moi, au Palais des Congrès, il y avait une petite famille de classe moyenne : papa, maman, dans la trentaine, avec deux enfants, disons de dix et douze ans, qui ont, en plus, réclamé à l'entracte des cocos et des friandises,

Notre Dame de Paris

SPECTACLE MUSICAL D'APRÈS L'ŒUVRE DE VICTOR HUGO. LIVRET ET PAROLES : LUC PLAMONDON ; MUSIQUE : RICHARD COCCIANTE ; MISE EN SCÈNE : GILLES MAHEU ; CHORÉGRAPHIES : MARTINO MÜLLER ; DÉCORS : CHRISTIAN RÄTZ ; COSTUMES : FRED SATHAL ; LUMIÈRES : ALAIN LORTIE ; ARRANGEMENTS MUSICAUX : RICHARD COCCIANTE, SERGE PERATHONER ET JANNICK TOP ; CONCEPTION SONORE : MANU GUIOT. AVEC PATRICK FIORI (PHÉBUS), GAROU (QUASIMODO), DANIEL LAVOIE (FROLLO), LUCK MERVIL (CLOPIN), BRUNO PELLETIER (GRINGOIRE), HÉLÈNE SÉGARA (ESMERALDA), JULIE ZENATTI (FLEUR-DE-LYS) ET LES DANSEURS ET ACROBATES DE LA COMPAGNIE LES SANS-PAPIERS. PRODUCTION DE CHARLES TALAR & LOULLING SYSTÈME, PRÉSENTÉE AU PALAIS DES CONGRÈS DE PARIS A COMPTER DU 16 SEPTEMBRE 1998.

NOTRE DAME DE PARIS



bien tentants, il faut le dire, puisque les vendeurs se promenaient dans la salle comme au stade (je n'ai pas su combien le tout avait coûté au papa mais soulignons, en passant, qu'il pouvait aussi se procurer le disque compact du spectacle pour 30 \$, que l'on vendait aussi à la criée). Alors, me suis-je dit, ou bien le salaire moyen est net-

tement plus élevé que chez nous, ou c'est la sortie familiale annuelle... ou encore, bien sûr, notre pauvre dollar ne vaut effectivement plus grand-chose ! Ou encore voilà le *show business* à son meilleur ! Mais trêve de ces propos basement matérialistes, passons aux choses sérieuses, car, tout de même, ce spectacle soulève la

question de la pauvreté et des exclus de notre société...

Cela m'a toujours paru bizarre, d'ailleurs, de parler de pauvreté avec des moyens somme toute prodigieux. Je n'avais pas vu *les Miz*, entre autres, pour cette raison. Je me voyais mal m'apitoyant sur le sort du peuple de Paris et de la petite Cossette, revêtus de « guenilles » bien dessinées et chantant leur malheur. Or, cela voudrait-il dire que, pour moi, il y a des sujets qui ne s'abordent pas par le biais de la comédie musicale ? J'avoue que je n'ai pas encore tout à fait répondu à cette question. Je suis pourtant « américaine » et j'ai connu *West Side Story*, qui traitait de racisme et de délinquance ! En fait, j'ai encore quelque difficulté à adhérer à la comédie musicale qui joue à plein la corde du « divertissement » tout en puisant ses sujets dans la vie quotidienne souvent douloureuse. Mais si, par définition, ce genre de spectacle présente la réalité d'une manière simplificatrice, il faut reconnaître que, dans le cas de *Notre Dame de Paris*, le message, comme on dit bêtement, passe.

En effet, dès le début, quand Clopin, le chef des Sans-papiers, vient demander l'asile à Notre-Dame pour les siens, ses propos prennent immédiatement une coloration actuelle qui frappe le spectateur (à Paris et à Montréal, il n'y a pas si longtemps, des immigrants se sont réfugiés dans des églises). En France, il ne faut pas l'oublier, la question des « illégaux » fait régulièrement les manchettes, et nous connaissons tous la vague lepeniste qui stigmatise les immigrants. Mais les « exclus », ce sont aussi les sans-abri, de plus en plus nombreux, que comptent toutes les grandes villes. Alors, aussitôt que Clopin, interprété par Luck Mervil, un Québécois d'origine haïtienne, lance clairement son « Nous sommes de la même race/La Race des gens qui passent/Vous ne trouverez

chez nous ni religion ni nation/Nos ori-peaux pour drapeaux/La couleur de ma peau contre celle de ta peau », les mots se répandent dans la salle et touchent leur but. Pour souligner encore plus l'actualité du sujet, Luck Mervil n'avait pas manqué, un soir, quelques jours avant ma visite, de dédier le spectacle à la jeune Africaine qui venait de mourir asphyxiée par les gendarmes belges qui voulaient étouffer ses cris alors qu'on la retournait de force, par avion, dans son pays natal. La foule l'a chaudement applaudi.

Dans son livret, Luc Plamondon a réussi à découper la matière hugolienne de manière à en retenir les principaux fils : amour, liberté, jalousie, pouvoir, exclusion. La belle Esmeralda (Hélène Ségara) est aimée de Frollo, l'archidiacre de Notre-Dame, qui ordonne au capitaine Phœbus de chasser tous les va-nu-pieds du parvis de la cathédrale mais incite aussi Quasimodo à enlever la bohémienne sous prétexte de la convertir à la religion chrétienne... Or, et le prêtre et le capitaine et le monstrueux sonneur de cloches sont envoutés par l'étrangère, fascinés par sa beauté et sa liberté, qu'ils lui envient. Comme quoi on a beau vouloir les chasser... Les chants du pauvre Quasimodo, désespéré de jamais se voir aimer par Esmeralda, sont déchirants alors que Garou offre une interprétation qui touche parfois au sublime. Les répliques de Frollo, elles, si elles frisent souvent le poncif romantique (« Oh ! être prêtre et aimer une femme/L'aimer, oui l'aimer, de toutes les fureurs de son âme ! »), échappent à la mièvrerie parce qu'elles sont chantées par un Daniel Lavoie vibrant, à la voix bien posée et chaude. De son côté, Patrick Fiori joue bien le rôle du beau soldat « déchiré » entre sa fiancée de bonne famille, Fleur-de-Lys (Julie Zenatti), et l'Esmeralda ensorcelante. Dans l'ensemble, les chansons, bien interprétées, charment rapidement le spectateur.

Luc Plamondon a su bien doser les scènes de groupe – sur le parvis de la cathédrale, la Fête des Fous, la Cour des Miracles – et les scènes de monologues où les personnages se laissent aller à l'épanchement, de sorte que l'attention des spectateurs est toujours relancée vers une nouvelle thématique variant du social à l'intime, des revendications des mendiants aux tourmentes des amoureux. C'est au poète Gringoire que revient le rôle de relier les parties ; tel un troubadour du Moyen Âge, il marque les étapes déterminées par le destin. Dorénavant, la puissante voix que lui prête Bruno Pelletier sera associée à la belle chanson *Le temps des cathédrales* qui donne le ton à cette comédie musicale où l'on éveille le spectateur à des préoccupations contemporaines autant qu'on l'émeut avec des sentiments aussi éternels que les affres du désir et l'aigreur d'être rejeté.

Qui connaît le travail de Gilles Maheu reconnaît rapidement sa signature dans la mise en scène. Les chorégraphies sont enlevées, les danseurs athlétiques. Tournoiements, chutes et courses à obstacles dynamisent les scènes de groupes dans un décor qui, lui aussi, emprunte à l'ancien et au nouveau. Autant les chorégraphies de Maheu ont pu surprendre des spectateurs de comédie musicale peut-être peu habitués aux accents postmodernes de la danse contemporaine, autant la scénographie a réussi à « tirer » le passé dans le présent, de manière fort efficace. Le mur de fond, imitant de grosses pierres, est troué de niches qui, avec les gargouilles montées sur d'énormes piliers mobiles, évoquent bien la cathédrale gothique, alors que ce même mur peut à d'autres moments rappeler les murs gris des édifices urbains. Et si l'éclairage nous fait pénétrer à l'intérieur de Notre-Dame en recréant sur le plancher les rosaces des vitraux, le recours à des objets aussi contemporains que des barrières métalliques, comme celles qui contrôlent les

foules lors de grands rassemblements, ramène le spectacle en plein XX^e siècle. Ainsi la mise en scène de Gilles Maheu aura-t-elle grandement contribué à ancrer ce spectacle dans son temps et à lui donner une facture tout à fait actuelle.

Esmeralda, « celle qu'on prenait pour une fille de joie une fille de rien » mais qui « semble soudain porter la croix du genre humain », sera à la fin de *Notre Dame de Paris*, revue par Luc Plamondon, une héroïne, et non seulement une victime de l'amour. Après la mort de Clopin, et à sa demande, elle reprendra en effet l'air des Sans-papiers devant le capitaine Phœbus, qu'elle aime pourtant, avant d'être exécutée à son tour. Ainsi les auteurs auront-ils voulu accentuer le message social de leur œuvre en cette veille de l'an 2000. Victor Hugo ne leur en voudrait sûrement pas.

Le célèbre Hugo avait situé son histoire en 1482, à l'aube de la Renaissance, alors que l'Homme, qui va bientôt reprendre contact avec les grandes œuvres de l'Antiquité grecque, misera de plus en plus sur la connaissance et la raison pour le guider sur le chemin du progrès. Nous savons combien il en faut pour que ces Temps modernes qui commencent alors remplissent leurs promesses de bonheur et de prospérité. En ressuscitant, comme ils l'ont fait, cette période trouble où l'Inquisition condamnait au supplice toujours de nouvelles victimes, Luc Plamondon et Richard Cocciante font surgir le spectre de l'anathème. Le temps des cathédrales, avec son lot de misère et d'ostracisme, est-il vraiment révolu ? **J**